



Chantal Danjou

# Les cueilleurs de pommes



**O**rizons

2015







« Comme la pomme douce rougit sur la haute branche  
haute sur la plus haute, les cueilleurs de pommes l'ont oubliée;  
ils ne l'ont pas oubliée, ils n'ont pas pu l'atteindre. »

Sappho de Mytilène







## I

Morte ou tout comme. Pendait, longue, plus longue d'être mainsi dans le vide. Blanche et molle. Réduction du corps tout entier dans la main. L'épaule s'affaissait à son tour par-dessus le bord de la table. «Que cherchez-vous ?» Je suis bien ridicule de chercher et de dire : «Mon mari !» On m'a répondu qu'il était parti depuis un moment déjà. Ma main est devenue toute petite. Je n'avais pas du tout envie de regarder le bébé qui venait de naître. Pourtant, en arrivant dans cette chambre, j'ai trouvé que j'avais de la chance d'être dans une aussi belle clinique. Je pense que moi aussi, quand je suis née, c'était beau exactement de la même façon. Le jour de ma naissance, mon père est sorti en pleurant. Les hommes partent toujours. La petite fille ! «Votre bébé, Madame». Ma mère avait-elle entendu la même chose ? C'est fou ce que c'est rétractile une main. Il faudrait que je prenne l'enfant dans mes bras. J'ai du mal parce que mon mari est parti sans un mot. Pourquoi s'est-il sauvé ? Ne dirait-on pas que j'ai fait ce bébé toute seule ? Avoir un enfant à 42 ans, est-ce raisonnable ? J'aligne des interrogations et des mots pour faire tenir l'édifice. C'est avec des phrases que je consolide les différents plans de ma vie. Sans elles ils partiraient dans tous les sens. Aujourd'hui encore on attend de moi que je prononce quelques mots en l'honneur de la petite fille. On comprendra que je sois un peu réticente à parler. Ou on ne le comprendra pas. La conclusion est que les mots tissent surtout du silence et de la solitude. Ce matin, sur la route qui menait à la clinique, je m'extasiais sur tout :





«Que c'est beau ! Tu as vu la couleur du ciel ?» La dernière fois que j'avais parlé d'un paysage avec autant d'enthousiasme, je venais d'apprendre la mort de mon cousin. Je regardais pour deux. Cette fois encore, j'ai parlé et contemplé seule. «Chut ! » m'ont dit les infirmières qui allaient et venaient autour de mon lit. J'avais pourtant l'impression de partir en voyage avec elles. Mes chaussures dans un sac, ma robe dans un autre, j'ai été amarrée à mon lit. La table de nuit a reçu mon livre et la photo de mon fils ; le store a été tiré. Je me serais cru dans une cabine de bateau que nous allions partager toutes les trois. «Ne vous agitez pas, Madame. » J'ai ri parce que je ne voyais pas comment je pourrais gigoter avec des jambes paralysées par la péridurale. La sage-femme et le médecin ont échangé un regard. Faut-il que je fasse la morte ? Je n'ai plus aucun droit... Si j'étais un animal... «Ne bougez plus ! » Je serais... Vieille chatte étendue au soleil après avoir repoussé ses petits d'un coup de patte...

Je lis peu les journaux féminins. Sans doute ai-je tort mais qu'y apprendrais-je si ce n'est que l'enfant de la quarantaine, c'est encore toute une histoire ! Et qui épie avec le plus d'attention le moindre signe de défaillance du nourrisson ? Qui dénonce le plus âprement l'âge de la parturiente ? La voisine — elle est née la même année que vous même si on a du mal à le croire — une tante qui a le double de votre âge, une collègue sans enfant. Toutes se disent très préoccupées de votre sort et de celui de l'enfant. L'infirmière a mis le bébé dans mes bras... Cette catégorie professionnelle m'a toujours un peu effrayée. Celle-là n'échappe pas à la moyenne observée. Ses manières sont sèches. Je la regarde par en-dessous. J'espère surprendre à son insu quelque chose d'un peu plus doux. Je n'ai pas aimé qu'elle touche la petite fille. La sage-femme m'a fait mal tout à l'heure. «Pourquoi criez-vous ? » Prise en faute, j'ai pensé que j'allais réveiller le bébé. Mais il n'était pas encore né. Alors je me suis dit que j'avais le droit de crier une fois de plus. On a demandé à mon mari d'appliquer le masque à oxygène sur mon visage. J'ai pris peur. Je me suis même un peu débattue. Je croyais que l'on cherchait à m'étouffer. «Enfin, c'est pour l'enfant ! » J'ai interrogé le médecin à propos de la piqûre qui ne faisait pas encore effet. L'infirmière et la



sage-femme sont restées dans la *cabine* tant que j'ai gardé la petite fille dans mes bras. J'aurais eu envie d'être seule avec elle mais je n'ai rien dit. Dans ma tête, je refaisais mentalement la route que nous avons prise pour venir à la Maternité. Personne ne se parlait. Sauf quand j'ai dit que je ressentais une légère brûlure. J'aurais voulu ne plus avoir mal du tout. Cela m'aurait aidée à me rapprocher de la petite fille. Mais elles m'avaient donné tout ce qu'il était possible de prescrire. Retenant un soupir, je me suis retournée vers la petite fille. Je reconnais qu'elle était bien jolie. L'infirmière a haussé les épaules avant de partir parce que j'ai murmuré qu'elle ne ressemblait à personne de notre famille. J'ai été contente d'avoir dit quelque chose qui l'a faite fuir. J'ai téléphoné à mon mari. Nous avons échangé des banalités. Il allait venir voir la petite fille. Il avait prévenu les deux familles.

La petite fille dort...

Sa respiration est tranquille... C'est ce que constate le médecin... Je n'ai plus rien à faire... La petite fille s'est détachée; elle est comme une île... « Vous ne voulez pas la prendre dans vos bras ? » Jamais ils ne me laisseront tranquille... Ils ne comprennent pas que j'ai juste envie de la regarder de la même façon que j'ai pu observer la route ce matin. Si seulement je pouvais me lever... La mort, la vie, pour eux, c'est dans un lit que ça se passe... On se comportera donc de la même façon dans la chambre d'un mort et dans celle d'un nourrisson... On parle à voix feutrée... On paralyse... On anesthésie.... J'ai soulevé le drap... La petite fille est juste posée... Si je la prends dans mes bras, elle s'envolera... Comme se sont envolés les beaux corbeaux du bord de la route...

Il y a quelques semaines, dans un jardin public, j'ai entendu une jeune femme déclarer fièrement six semaines d'aménorrhée, ajouter qu'elle ferait le second et peut-être le troisième dans la foulée. Les autres femmes étaient d'accord, comparant leurs aménorrhées respectives et l'éventualité d'avoir leurs enfants qui jouent ensemble dans le bac à sable ou descendent du toboggan. Il faudrait se méfier de la rivalité entre les grands-mères car des deux côtés, ça ne vivait que dans l'attente de cet heureux événement. Leur avis m'a intéressée. Je trouve les



jeunes femmes très sûres d'elles. Moi, je n'ai jamais su ce que je voulais vraiment. Quant à savoir si j'aurais plusieurs enfants ou pas, honnêtement ça m'était difficile de m'exprimer là-dessus quand j'avais leur âge. Je me préoccupais de choses franchement inutiles : j'aimais entendre le gravier rouler sous mes pas ; l'allée qui traversait le jardin de mes grands-parents était couverte de petits cailloux ; je marchais toujours lentement ; dès que j'entrais dans la maison, c'était différent, mes grands-parents étaient gentils mais je m'ennuyais. Quand je me suis levée du banc... La future primipare... Regardant mon gros ventre... Comme une petite fille devant une énorme glace ! La nuit qui a suivi, j'ai rêvé... Un groupe de jeunes femmes léchaient mon ventre... Elles étaient goulues et je leur répétais de prendre leur temps. Ma grand-mère disait toujours que manger une glace trop vite faisait claquer l'émail des dents !

Le bébé a bougé... Pli sur la couverture... Cheveux mouillés sur les côtés... Tête plate... Mais je n'ai rien vu... Rien vu, rien entendu : si on m'interroge, c'est ce que je dirai... Soudain, le cataclysme ! Je suis noyée dans les pleurs têtus de la petite fille. Je l'ai vite prise dans mes bras. Qu'elle s'arrête avant que l'infirmière ne revienne ! Je suis à deux doigts d'ouvrir la fenêtre et de sauter dans le jardin ! M'enfuir... La plage est belle... La pinède, les chênes-lièges que je vois comme si j'y étais... Me volatiliser, me dissoudre... Ne réapparaître devant la petite fille que sous forme de poussière, de pollen ou de parfums résinés... La naissance fait voltiger des bribes éparses de vie... Autant de graines de pissenlit ! Je souffle : très amusant de voir les graines s'envoler ! Et quand elles voltigent dans la lumière du soleil... Retenir, arrêter... Il y en a partout ! Epingler avant que ça n'aille trop loin... Ça brille comme des papillons ! Le pré est gris et jaune. Les cris de la petite fille accélèrent la dispersion des choses. Les infirmières vont venir. J'ai attrapé un oreiller. Je l'ai appuyé sur le visage de la petite fille. Une sueur froide m'a inondée. Mon Dieu ! Je dé-com-po-se mon geste et regarde ma main. Petite, veines apparentes, ongles courts. Je laisse pendre. Index, majeur, aile se déroulent. On a passé la tête dans l'embrasure de la porte. Comme « le bébé s'est rendormi ? » et que je hoche la tête, la







porte est refermée sans bruit. Aussitôt rouverte, la silhouette blanche annonce : « Votre mari est là ! » La pièce se met à tourner ! Ma main s'écarte... Mon cœur se détache et tombe... Ma tête roule avec bruit de petits cailloux... Il a pris dans le berceau... Petite fille... Ploie sur son épaule... Rose... Lourde, lourde... Sur sa tige... Miroir... Image gênante... Enfant dans ses bras... Ses bras... Décalés comme des marches d'escalier... Fesses du bébé pas plus grosses que des pommes ont l'air de vouloir dégringoler... Ses larges mains qui tiennent... Epaule, chemise noire... Tout autour, devant, derrière, fond argenté du miroir... Il fane, fait faner... Père-fille... Je descends en tourbillonnant... Jaune... Plusieurs photos étaient tombées de l'album quand je l'ai pris. Elles m'ont paru vieilles et sales. Elles représentaient des femmes avec leurs enfants petits. Puis les mêmes femmes, âgées, avec leurs fils adultes. Aucune ne souriait. Trop de solennité. À la naissance de mon premier enfant quand j'avais vingt-deux ans, j'ai été comme elles. La vie dans le dos ! Je la regardais parfois à la dérobee. Ce n'était plus qu'un point minuscule appelé à disparaître. J'ai brutalement compris pour quelle raison Arghyro avait un jour abandonné son foyer. J'ai été soulagée de le comprendre. Je me suis mise à pleurer. « Qu'est-ce que tu as ? » *Mon mari qui est là* a reposé la petite fille dans son berceau. C'est au tour de mon visage de pendre. *Mon mari qui est là* va-t-il m'embrasser ? Ne va-t-il pas le faire ? Il est blond, grand. Il a quarante-quatre ans. Personne ne lui a souhaité bon courage pour sa paternité tardive. Je suppose que les hommes ne se disent pas ce genre de choses. J'avais parlé à Arghyro de mon intention d'avoir un second enfant. Si tu le souhaites vraiment... Comme si j'en savais quelque chose ! « C'est une plume » a dit *Mon mari qui est là* de la petite fille. Je me redresse un peu et j'aperçois mon visage dans le miroir. Je pousse un cri. *Mon mari qui est là* est sorti fumer une cigarette dans le couloir. La peau de mon visage s'est complètement relâchée. Je suis affreuse. C'est bien ça, la peau s'affaisse et me recouvre jusqu'au cou. Elle passe comme du lait bouilli par-dessus les paupières, les orbites, le nez, les joues, la bouche et le menton. Elle coule. Je comprends mieux pourquoi mon mari est parti. La petite fille à laquelle





il a donné le nom de Nina a les yeux noirs. Elle n'est pas blanche et pâle comme je le suis. Une petite pluie fine s'est mise à tomber. La mer s'est endormie derrière les tamaris et les lauriers. Moi aussi.





## II

Personne pour venir l'attendre. Arghyro ne s'était doutée de rien. Le bateau manœuvra et reprit la mer dans un froissement d'eau. La longue coque brune ne se différenciait guère du pan de falaise qui bordait une des extrémités de l'île. Peut-être s'en était-elle détachée. Prise encore par le vertige oscillatoire du bateau, Anna fixait la coque et y voyait une seconde île qui s'amenuisait et disparaissait lentement. La terre ferme sur laquelle elle avait été déposée lui parut aussitôt s'ébranler. Puis s'arrêta net. «Enfin !» soupira-t-elle. Soulagement, regret, tout tenait dans cette exclamation. Elle était contente de guérir du mal de mer qu'elle avait eu dès le début de la traversée. Être arrivée, en pleine lumière malgré l'heure matinale, méritait bien cet «enfin !» aussi banal soit-il. Le port ouvrait sur le levant. Anna cligna des yeux tout en continuant à marcher. Elle heurta un gros anneau d'amarrage et faillit tomber. Elle s'est alors assise sur un tas de cordages qui ressemblait à un énorme nid. Elle se sentit rassurée, apaisée même. C'était toujours la même histoire. Après la traversée, il fallait reprendre contact avec soi-même, avec un corps qui ne ballottait plus. Elle s'étira. De nouveau la chair s'amarrait aux os. Les mains ne tremblaient plus; un visage, des épaules, des seins, des cuisses, tout avait un contour net. À l'intérieur du ventre, les organes étaient bien naturellement ordonnés et stables. Tout le corps, puis l'esprit, grâce à un subtil mécanisme d'horlogerie, se remettait à battre. Pendant le temps qu'elle resta sur le port elle laissa des réflexions et des sentiments se bousculer et l'envahir. Son



visage n'exprimait rien. Au fond ce n'était qu'un test auquel elle se soumettait. Il lui suffisait de sentir qu'elle était encore capable d'une pensée même succincte. Elle constatait une fois de plus l'infailibilité de ses capacités. Elle n'en était pas particulièrement heureuse. Elle était comme la rescapée d'une chute spectaculaire qui remue avec précaution chaque membre l'un après l'autre, incrédule mais satisfaite de voir qu'il est indemne.

La mer bouillonnait à ses pieds, encore troublée par le poids du bateau qui repartait. Anna abandonnait l'idée jugée a posteriori médiocre d'une « arrivée à bon port ». Elle l'avait eue parce qu'elle était souvent malade en mer. Le rivage, le quai, toutes les choses perdaient la fébrilité qu'elles avaient tout au long de la traversée. Elle était étonnée de ne pas entendre de chien aboyer. Le ciel était déjà très bleu, très profond. L'air était humide. Il collait les cheveux. Quand les oiseaux s'envolaient, ils paraissaient le faire avec difficulté. Plus haut dans le ciel, on aurait dit une volée de graines. Qui retombait, essayait. Anna sentait que ça courait sur son visage. Les vagues étaient comme les oiseaux, elles grouillaient, s'élevaient et pleuvaient. Les autres passagers s'étaient dispersés dans le village. Certains reprenaient sous les oliviers le somme interrompu par le débarquement. Anna était indécise. Si elle n'avait pas été seule, elle aurait demandé: « qu'est-ce qu'on va faire en attendant ? » Elle se dit juste qu'il est encore trop tôt. Pour quoi faire, il est trop tôt ? « Le temps que tout se mette en route... », songeait-elle. En raison de la distance elle voyait mal si des voyageurs bougeaient sous les arbres. L'éclat du soleil la gênait. Finalement ils décidaient pour elle, ils disposaient de son temps. *Ils* ? On verrait bien quand ils arriveraient. Qu'est-ce qu'elle attendait des autres ? Elle se le demandait souvent. « Ça arrivera bien », ... se disait-elle encore. *Ça* ? Elle haussa les épaules. Les choses se passaient toujours de la même façon. Elle tourna la tête à droite, à gauche, lentement, leva les bras. Des points de crispation qu'elle sentait dans le dos lâchèrent. Mais elle avait mal au ventre. Elle s'essuya le visage d'un revers de main. La place du marché n'était pas loin. Dans quelques heures il y aurait ici une grande animation. Voilà qui était certain car si ce bateau arrivait tôt c'était pour éviter un débarquement au milieu des tentes et

des comptoirs. Bientôt ça serait l'effervescence. Il y aurait un tel étalage de vie ! Qui l'attirerait autant qu'il l'écœurerait ! Une promiscuité faite d'échanges à la fois mercantiles et fraternels... Un son métallique traversait le port de part en part, comme si quelqu'un marchait sur les dalles du quai avec des souliers aux talons ferrés. L'air, la mer, tout bougeait. Un grand corps haletant : « Han, han, cheu, euh... » Elle réglait sa respiration sur lui. À sa droite, les eucalyptus faisaient plus souvent « cheu-euh », un peu comme une locomotive mais assourdie. Il y avait des moulins au-dessus des arbres. Une aile par ci par là était restée accrochée aux vieux murs et qui suffisait pour ahaner le rappel de la grande activité d'antan. La colline était grise de la couleur des tourterelles. Les oliviers lui donnaient cette teinte. Il commençait à faire chaud. Le parfum des jasmins se faisait sentir. Les murs en étaient couverts. Il ne se passait jamais grand chose sur l'île. Mais le moindre incident était étendu comme une peau de chagrin et qui se racornissait invinciblement au soleil plus vite que partout ailleurs, redonnant d'autant plus d'insouciance à celui qui avait eu à s'en revêtir. Il paraît aussi qu'à Amorgos, on rêvait plus que dans n'importe quel autre lieu. Anna affirmait qu'elle faisait toujours le même rêve la nuit qui suivait son arrivée. Alors même que le bateau était chargé de tous ses passagers dont la plupart dormait, la coque commençait à se recroqueviller jusqu'à avoir la taille d'une feuille. Anna se rendait compte qu'elle tenait dans sa main la coque ainsi réduite. Lentement et sans exercer une trop grande pression, elle refermait les doigts. Cet été-là, elle s'était réveillée en sursaut peu après l'accostage. Une étudiante autrichienne, une des premières à sauter sur le quai, criait après son copain resté dans le bateau parce qu'il voulait voir une autre île qui n'intéressait pas la jeune femme. Voilà pour la raison officielle. Marien avait beaucoup crié et pleuré. Elle incarnait un tel désespoir que son ex-copain semblait condamné d'avance à l'opprobre général. Mais déjà le bateau tournait et il serait rapidement hors de portée. Que Marien soit comme un reproche vivant ne le dérangerait pas dans la suite de son voyage. Cette Marien... Bien agaçante ! Le pauvre garçon s'était sauvé d'un naufrage total comme il avait pu. Marien connaissait toutes les îles et ne



cessait pas de parler. Il faisait très chaud dans le bateau. Tout le monde au bout d'un moment avait envie de silence et de calme. Bien sûr il s'en manquait de peu pour qu'elle fasse pitié cette fille laissée seule. Anna savait qu'elle aurait pu lui offrir l'hospitalité les deux jours avant le prochain bateau. Mais elle s'était bien gardée d'esquisser le moindre sourire en croisant le regard larmoyant. Elle savait que si elle avait souri, c'était fini. Après tout si quelqu'un était désigné pour vivre un tel naufrage c'était le jeune homme. S'il n'avait pas convolé avec sa *Robinsonne*, les autres passagers n'y pouvaient rien et ceux qui hésitaient encore face au débordement de larmes n'avaient qu'à fermer les yeux et à prendre leurs jambes à leur cou sans jamais se retourner. Anna n'était pas loin de penser que Marien était à elle seule un cataclysme.

Dans l'île beaucoup de choses se faisaient hors des contraintes, des règles édictées et du sentiment de culpabilité si largement répandu ailleurs. Cela pouvait sembler violent pour certains quand ils séjournèrent plus longuement. Les malheureux, car il y en avait pour se rendre malades de ce que rien n'était retenu ni caché, finissaient par reprendre le bateau en oubliant leurs bagages, ce qui était un moindre mal. D'autres, plus gravement atteints, repartaient en abandonnant une maison en cours de restauration voire le rêve d'une autre vie, une femme, un amant. De retour sur le continent, ils ne cessaient pas de dire, et ils finissaient par lasser leurs congénères à force de le répéter, qu'il régnait dans l'île une liberté sauvage, une liberté inadmissible. « C'est une force brute ! » disait souvent Arghyro, évoquant indifféremment êtres, animaux ou objets. Au début, Anna avait été surprise. Elle avait accepté cet état des choses en remarquant a contrario combien la vie pouvait être douce dans l'île et s'écouler lentement. À chacun de ses séjours, elle perdait un peu plus la notion du temps. Les journaux arrivaient avec un ou deux jours de retard et elle ne les lisait plus. Elle se montrait davantage sensible à la répétition émouvante de certaines images : le va et vient de la livreuse de pain ; les étals où l'on fend melons et pastèques ; un chien noir couché dans l'ogive bleue d'une porte ; les verres et les assiettes que l'on est obligé de rincer parcimonieusement ; le caïque du





vieux pêcheur. « Certaines d'entre elles persistent même après leur disparition. » C'est ce qui la frappait le plus. Même ce qui se situait hors de leur champ de vision puisqu'elles vivaient loin du village—la livreuse de pain et les étals du marché—continuait à être perçu presque senti physiquement à l'heure juste, au jour J, tout à fait comme si elles y assistaient en direct. Il n'était pas rare d'entendre l'une ou l'autre s'exclamer : « Le marché commence ; c'est Georgia ». Georgia, c'est la livreuse de pain. Anna, cependant, se rendait plus souvent qu'Arghyro au marché. Cette dernière demandait : « Qu'est-ce que tu vas chercher ?—Je ne sais pas, répondait Anna—Une envie comme ça. « Elle n'avouait pas qu'il lui arrivait de chaparder : un loukoum ; un napperon ; des perles. En dehors du loukoum dont elle raffole, elle ne ferait absolument rien du napperon ni des perles. Ce qui suit, Arghyro l'ignorait aussi. Un de leurs amis, Hermion, descendait parfois au marché, mu lui-même par des pulsions incontrôlables mais plus spectaculaires que celles d'Anna. Il marchait lentement dans les allées sans s'intéresser à quelque chose en particulier. On le saluait d'un peu partout. Et il souriait à droite, à gauche. Alors qu'il avait déjà fait plusieurs fois le tour de la place, il s'arrêtait brusquement et caressait la nuque d'un homme ou celle d'une femme selon qui passait, indifféremment. Parfois il fourrageait dans la chevelure. Personne n'en était gêné. Il n'y avait que les touristes pour faire beaucoup de bruit autour de ça. Mais leurs cris d'effroi déclenchaient une telle hilarité chez les gens de l'île que le touriste importuné finissait par se taire, gêné d'avoir crié. Hermion poursuivait son tour d'un pas majestueux qui montrait qu'il était soucieux de son personnage.

Quelques marchands commençaient à s'installer. Sous les oliviers, un groupe de jeunes gens continuaient à dormir. Les uns semblaient momifiés dans leurs sacs de couchage. Les autres étaient étendus à plat ventre, « comme des soldats tués au front », se disait Anna qui les regardait fixement. La vue de ces dormeurs lui rappelait un autre voyageur : Théo quand il avait effectué son premier voyage en mer. Elle se souvenait mal des raisons de cette traversée qui le conduisait en Corse. Par contre les termes de la lettre qu'elle avait reçue lui étaient





restées en mémoire: «Et la mer brillait... Je resterai sur le pont toute la nuit.» Il commençait toujours ses descriptions par une coordination, affirmant de façon péremptoire que son parti pris de la conjonction rendait palpable *la densité indicible* des choses. «Quel enfant! Quel charme!» songeait Anna qui l'adorait. Plus loin il comparait la mer à une *écaille géante*. *Lui-même se sentait la force d'un dieu*. «Ah! La terre corse!» Il le répétait plusieurs fois tant son émotion avait été grande sans doute. *La Corse était, et Anna pouvait encore réciter par cœur certains passages de la lettre, «noire et rugueuse comme les ombres des choses en plein midi. Il n'y a ni arbres ni collines ni maisons mais les ombres de ces arbres, de ces collines, de ces maisons. Et le vent souffle sur elles. Ma pensée tout entière est occupée par la Colomba de Mérimée, tout comme si elle était une fille rencontrée récemment et que je m'apprêtais à retrouver»*. Leur correspondance s'était arrêtée brutalement quand elle avait rencontré Arghyro.







### III

Je ne suis plus libre. Mon temps est régenté. Même mon visage reflète ma situation de prisonnière. Quand je me suis regardée dans le miroir aujourd'hui, j'ai pensé au cadran d'une horloge : face ronde, on pourrait même dire lunaire ; yeux, nez et bouche implantés avec une régularité qui m'a étonnée moi-même. C'est à peine si je me reconnaissais. En me haussant sur la pointe des pieds, j'ai vu dans la glace mon peignoir qui pendait et un bout de mon lit. Je me suis lavée, coiffée et maquillée sans conviction. Puis je me suis amusée à regarder la petite salle de bain et même un bout de la chambre dans la glace. Je me baissais, me contorsionnais pour tenter de voir plus loin. Je n'ai pas entendu l'infirmière entrer. Celle du matin oublie toujours de frapper à la porte. « Qu'est-ce que vous faites ? » J'ai répondu que je cherchais quelque chose. Elle n'a pas dû me croire parce qu'elle est vite ressortie. Quelques minutes après le médecin entrait. J'ai entendu un coup bref sur la porte et il l'a poussée sans attendre ma réponse. Il m'a demandé si j'allais bien. Je me suis avancée vers la petite fille et je lui ai dit qu'elle se portait le mieux du monde. Il a eu un sourire un peu contraint et m'a laissée tranquille.

J'avais envie de sortir et d'aller me baigner. Mais il me fallait rester enfermée. J'avais emporté mes cahiers de notes pour les relire. Je me suis adossée au mur, l'oreiller en guise de coussin et j'ai posé mes affaires sur le plateau à roulettes. J'ai calé le stylo entre mes dents et commencé à travailler. C'est comme si je rangeais des placards. Des boules de feuilles atterrisaient à





la droite du lit. « Qu'est-ce qu'on peut garder comme cochonneries ! » Je restais plus longtemps sur d'autres feuillettes, mordillant mon capuchon, lui trouvant vraisemblablement bon goût ! Les images défilaient. Celle du garde-manger que possédaient mes grands-parents dans une pièce sombre et fraîche, s'est interposée. Bientôt il n'y eut plus qu'elle. À travers les grilles de la petite armoire, je pouvais juger de l'état de conservation de la nourriture. Si facile aussi d'ouvrir la porte grillagée, de goûter une petite chose ou deux et de les y oublier à moitié rongées. Ce mode désuet de conservation me ramenait sans cesse en arrière. Pauvre esprit-garde-manger et sa minuscule clef ! Tu croyais faire du flash-back et tu te retrouves ingérée au même titre que le passé que tu ressasses. Flatulences, aigreurs gastriques et reflux, assurés ! Rien ne m'oblige à écrire pourtant... Avant, je disais que je vivais pour écrire ou pire, ne vivais que pour écrire ! Aussi frustrant que de n'être plus qu'une mère ! L'esprit-garde-manger a sévi longtemps. Mes grands-parents s'étaient équipés depuis plusieurs années d'un réfrigérateur que j'en étais encore à fureter dans la remise à la recherche de cette vieillerie. J'ai fini tout de même par tourner le dos et de façon radicale aux antiquités au nombre desquelles j'ai inclus les coutumes familiales. Je suis devenue purement et simplement amnésique, le moindre effort de mémoire se révélant de plus en plus pénible pour ne pas dire douloureux. Ainsi j'ai esquivé ces interminables repas de famille où il fallait manger au-delà des capacités de mon estomac. Mes grands-parents s'en étaient fait une spécialité et papa, depuis le départ d'Arghyro, se faisait un devoir d'y participer. Il s'y trouvait toujours quelqu'un pour rappeler tel ou tel événement qu'il mettait invariablement en relation avec la fuite de *la cantatrice* comme ils l'appelaient tous. D'autres récitaient leurs souvenirs comme des morceaux choisis et je me rendais compte avec horreur que leur vie se résumait à ces souvenirs, qu'elle n'était que ça et que de deux ans en deux ans — c'était le laps de temps nécessaire à la fabrication de nouveaux souvenirs — ils tentaient désespérément de redonner un peu de gonflant à des personnes qu'ils n'avaient pas vu passer, à des événements qu'ils n'avaient pas saisis.

